

## *Souvenirs à plusieurs voix*

LE VIEUX FERMIER. Ça s'est passé vers la mi-mai : les Allemands faisaient déjà des rondes sur le plateau, mais ne l'occupaient pas encore. Voilà qu'un matin où je bricolais à l'écurie se présentent à moi, tout pas un coup, quatre personnes. De la même famille ou non, je n'en sais rien, et je ne le leur ai pas demandé ; pour quoi faire ? Deux hommes, dans la cinquantaine, une femme un peu plus jeune, et une fille dans les vingt ans. Moi, je ne les connaissais pas, et je me méfiais, comme de tout le monde en ce temps-là. Ils m'ont donné un mot du curé : celui-là, oui, je le connaissais, enfin un peu. Vous savez que je n'aime pas tellement les curés, et qu'on ne me voit guère à l'église, à part le 15 août et la fête du reinage<sup>a</sup>. Mais enfin les deux, on se dit bonjour et, comme de nature, je le reçois poliment quand il vient dans mon quartier nous faire ce qu'il appelle sa petite visite.

Bon, la lettre expliquait comme ça : ces gens-là, les quatre, c'étaient des Juifs. Comme de juste, ils fuyaient la ville où les Allemands grouillaient. Ils voulaient monter sur le plateau pour, de là, gagner La Chapelle où ils disaient avoir une cache. Pas par les routes, c'était trop risqué, mais par un chemin discret. Et tout le monde savait, qu'écrivait le curé, que personne ne connaissait mieux que moi les passages. En

---

a. La curieuse coutume du reinage était propre à Saint-Laurent en Royans : le 1<sup>er</sup> dimanche de mai, après les vêpres, le curé adjugeait à prix d'argent les titres, purement honorifiques, de Roi, Reine, Dauphin, Dauphine et Connétable.

quoi je me flatte qu'il n'avait pas tort : tous les endroits par où on peut monter au plateau, commodes ou pas commodes, j'y avais été, comme vous le savez bien, puisque je vous les ai enseignés. Bon, qu'est-ce que j'allais faire avec ces gens-là ? Les Juifs, je ne les aime pas tellement, allez savoir pourquoi, mais c'est comme ça, et on ne se commande pas là-dessus. Tout de même, les Allemands leur étaient après pour les massacrer : ça, ça ne me plaisait pas. Juifs ou pas Juifs, fallait bien que je leur donne un coup de main. On n'est pas des bêtes, quoi.

Seulement, ils n'étaient pas jeunes, sauf la fille, et on voyait bien qu'ils n'avaient pas l'habitude de marcher : des souliers de ville, des manteaux, une valise chacun... Vous vous rendez compte. Moi, je suis vieux, c'est vrai, mais toujours par les endroits grimpants : increvable, comme un vieux bouc.

C'était vite vu : le seul endroit par où ils seraient capables de passer, c'était le Pas. Aujourd'hui, le sentier a été nettoyé, aménagé, balisé avec des marques rouges et jaunes. Mais à l'époque, il se perdait dans des éboulis, des fraisiers et tout. Il fallait bien le connaître, ce qui vous explique que le curé ait tout de suite pensé à moi. Une heure et demie de montée, voilà mon tarif : pour eux, je comptais qu'il en faudrait bien le double. Je les mènerais jusqu'à la ferme au dessus du Pas, vide alors puisque le fermier était dans un camp de prisonniers en Allemagne. Après ça, basta : ils pourraient bien se débrouiller seuls, suffit de suivre le chemin forestier.

Si bien que, eux autres suant et soufflant, moi ennuyé d'aller aussi lentement, nous voilà arrivés juste avant le pas, là où il y a un abri sous roche. Ils voulaient y faire la pause, mais je n'étais pas tranquille, sans bien savoir pourquoi. Donc, je les mène derrière la roche, hors du chemin ; je les planque dans les fourrés en leur disant de ne pas bouger, pendant que j'irais seul à l'orée du plateau pour voir si c'était

tranquille. Les pauvres gens, ils crevaient de peur et de fatigue, et je ne sais pas trop bien s'ils avaient confiance en moi qu'ils ne connaissaient pas autrement. Beaucoup de passeurs ont fait l'argent et même la peau de ceux qu'ils convoyaient. Je m'avance doucement dans les buissons, et voilà que, tout par un coup, j'entends quelque chose que je reconnais trop bien, des voix et des commandements en allemand. Vous savez que j'ai été mobilisé en 17 et que j'ai fait deux ans de guerre, le Chemin des dames, le Bois le prêtre, et tout. Donc, je savais un peu de leur charabia.

Le temps de me glisser dans un fourré d'épines, sans même que je les sente à ce moment-là. Après, oui ! Une grosse patrouille, une trentaine. Ils ont passé peut-être à dix mètres de moi ; le nez dans la terre, sans bouger, je me faisais tout petit. S'ils me découvraient, j'y avais droit. Après m'avoir réglé mon compte, ils en auraient cherché d'autres, et vous pensez bien que les pauvres Juifs, ils n'auraient pas fait long feu. Les soldats parlaient, y en a même qui riaient ; sûr, ils aimaient mieux se promener en forêt que de s'expliquer avec les Russes. Le gradé aboyait des ordres, comme ils le font tous. J'ai compris qu'ils suivaient tout le tour de la Combe, par en haut des falaises, regardant si des fois ils apercevraient des partisans, des terroristes, comme ils disaient. Deux sont venus jeter un coup d'œil vers la roche creusée. Riche idée que j'avais eue de planquer mes Juifs par derrière.

Puis ils ont rejoint leurs copains et toute la troupe a filé du côté de chez Faravelon, au Col de la Machine, moi toujours tout à plat dans mes épines. C'est une chose que j'ai apprise à la guerre : si vous restez absolument sans bouger, la figure contre terre, il y a beaucoup de chances que vous ne soyez pas vu. Et ça a marché.

Maintenant que la patrouille avait passé, le mieux était de la suivre, à distance respectueuse, bien sûr. Comme ça, on ne risquait plus de mauvaise rencontre. C'est ce que j'ai

expliqué aux autres ; mais quel travail pour les décider ! Je vous l'ai dit, ils crevaient de peur. Moi aussi, peut-être, mais je ne voulais pas le montrer. À la fin des fins, je les ai menés jusqu'à la ferme du Pas. Là, je leur ai souhaité bon vent. Le plus vieux voulait me donner de l'argent, mais on n'accepte pas de l'argent pour avoir aidé des pauvres diables à sauver leur peau : ça ne se fait pas. Et je suis redescendu au galop. Valait mieux pas parler de tout ça à ma femme. Elle aurait pu bavarder. Voilà, c'est tout. Qu'est-ce qu'ils sont devenus, les quatre ? Je n'en ai jamais rien su.

**L**A FEMME DE L'HOMME. Oui, c'était le 14 juillet, impossible de ne pas se rappeler ce jour où une cinquantaine de forteresses volantes ont procédé au grand parachutage d'armes et de munitions sur Vassieux. De magnifiques parachutes tricolores en hommage à la fête nationale. Intention charmante, sans doute, mais bien voyante : les Allemands n'attendaient qu'un tel prétexte pour intervenir, à leur manière habituelle. Nous avons vu passer très haut, bien au dessus de la combe, leurs planeurs remorqués qui allaient atterrir sur l'ébauche d'aérodrome où les maquisards attendaient la venue des renforts alliés. Puis des bruits de bataille lointains, assourdis, bientôt éteints. Je ne savais pas ce qui se passait, seule personne adulte dans cette immense maison, avec les enfants bien petits, une demi-sœur aveugle, une belle-mère dépassée par les événements.

Des gens venaient de la plaine, affolés, se réfugier dans notre quartier. Ils débitaient pêle-mêle, d'une voix blanche, des récits incohérents où se cotoyaient le faux, l'exagération, comme on l'a su après, et, malheureusement, trop de vrai. Au début de l'après-midi, pendant que les tout petits dormaient, j'ai pris avec moi les deux aînés, pas bien vieux, puisque la fille avait neuf ans et son frère sept, pour faire quelques pas sur la petite route. Chose étrange, moi qui suis si craintive

pour les petits événements (mais pas les grands), je n'avais pas peur quand je leur donnais la main ; leur confiance me confortait, et je ne voulais pas leur paraître inquiète. Leur confiance, voilà, quand ils se promenaient avec moi, ou, le soir, disaient leur prière pour leur père qui avait dû repartir et dont on était sans nouvelles.

Nous étions arrivés au tournant de l'Écho lorsque, soudainement, un avion est descendu assez bas dans la vallée pourtant étroite. Il m'a paru énorme et j'ai distingué les croix gammées tandis que je poussais les enfants contre le talus pour les mettre à l'abri. Il est remonté, moteur grondant à plein, et j'ai cru qu'il s'en allait. Mais il est revenu et, comme au hasard, peut-être pour se délester, a lâché ses bombes qui sont tombées à mi-hauteur de la pente boisée, à mi-chemin du Pas, au jugé. Vous savez comme cette combe enfle et répercute les bruits : le moindre coup de tonnerre y fait un profit incroyable. Alors là ! Eh bien, mes enfants m'ont émerveillée : chacun serrait bien fort ma main, mais sans aucune panique, comme si c'aurait été une belle chose de partir tous ensemble. Et au bout d'un temps mon petit garçon a simplement commenté, d'une voix doctorale et compétente, sur le vrai ton du connaisseur : « C'était pas une bombe grosse », les enfants de ce temps étant habitués aux bruits des explosions et mitraillades. Même dans les époques de chaos, l'enfance garde le privilège de poser sur toute chose un regard clair, j'allais dire pur.

Que voulait cet avion ? On a trouvé plus tard son épave. Les gens du pays supposent qu'il était descendu trop bas et avait accroché un de ces câbles d'acier qui descendent le bois du plateau. Sans doute n'avions-nous pas trop risqué ce jour-là ; mais avec eux, sait-on jamais ? Vous vous souvenez de Lucie, cette jeune fille d'une famille protestante de Tréminis, qui nous a aidés toute une année : mince, brune, mauvais caractère, peut-être, mais dévouée, droite comme un i. Ce

même mois de juillet, elle traversait une prairie, dans son pays, donnant les mains à deux petites filles qu'elle gardait : toutes les trois en robes claires, bien visibles sur le vert de l'herbe. Un avion allemand s'est laissé tenter par une si belle cible et a lâché sa rafale, pour se distraire. Les deux cuisses coupées, elle est morte très vite, juste le temps de demander à un faucheur accouru si les petites n'avaient pas de mal. Vous ne voulez pas un commentaire ?

Le lendemain quand je [suis] descendue en vélo, comme chaque jour, chercher au village de quoi manger — si peu et si cher !, la rue était pleine de camions gris : ils transportaient d'étranges soldats qu'on appelait Mongols. On a su après coup que c'étaient sans doute des Tatars ou des Kazakhs : les Allemands les avaient constitués en corps spécialisés, chargés de violer, torturer et massacrer les populations — ce qu'ils venaient précisément de faire à Saint-Maurice d'Hostun. Ils me regardaient, horriblement, et leurs officiers en auto m'adressaient signes et sourires engageants. J'avais juste trente ans, alors, et mon mari m'assurait que j'étais très belle, sans doute avec les yeux de l'amour, mais tout de même. Il paraît que leurs ordre étaient, ce jour-là, d'aller traiter un autre village. Ils ne se sont pas arrêtés. Vous croyez que cela peut s'oublier ?

**L**A SUPÉRIEURE DU COUVENT. Après les premiers combats, là-haut, on m'avait amené quelques maquisards sérieusement blessés, une quinzaine à peu près. L'hôpital de notre couvent est bien aménagé, dirigé sous mes ordres par deux sœurs infirmières, fort compétentes, qui s'occupent habituellement des sourds-muets, hommes et femmes, dont notre ordre a la charge, selon sa sainte mission. Ces blessés m'étaient inconnus, mais, obéissant à la charité chrétienne, je n'avais pas cru devoir les refuser. Heureusement quelqu'un est venu m'ouvrir les yeux sur les dangers d'une telle situa-

tion ; pas un habitant du village, mais un monsieur qui était venu s'y installer depuis quelques temps, Monsieur Glaezman, un alsacien. Oh, quelqu'un de très sérieux, très dévoué au Maréchal, décoré de l'ordre de la francisque ; c'est tout dire. On pouvait avoir confiance en lui.

Il est donc venu au couvent et a sollicité une entrevue, pour me donner, expliquait-il, un très grave avertissement : ces blessés venaient du maquis, et l'on savait trop bien que ces terroristes étaient tous, en fait, des communistes. Fallait-il nous faire courir des risques terribles pour de telles gens, tueurs à la solde de Moscou ? Quand les Allemands viendraient au village, et ce serait bientôt, insistait Monsieur Glaezman, ils inspecteraient forcément le couvent et l'hôpital ; ils découvriraient ces communistes et, naturellement, seraient très irrités. Il fallait alors craindre des représailles et, pire que tout, la vertu de nos chères sœurs serait en grand danger. Bien sûr, j'ai réagi et demandé à mon conseiller ce qu'il fallait faire : très simplement, m'a-t-il répondu, avertir les autorités allemandes pour qu'elles puissent prendre en temps voulu les mesures nécessaires.

C'était la voix de la raison et je l'ai écoutée : j'ai aussitôt téléphoné à la *Kommandantur* de Valence : un officier, qui parlait un français impeccable, m'a remercié de l'avoir prévenu. Il m'a assuré qu'il veillerait personnellement sur l'intégrité de nos chères sœurs, que d'ailleurs les cas de viol étaient impensables dans l'armée allemande et ne relevaient que de la propagande judéo-yankee. Il se chargerait de tout et tout se passerait avec la parfaite correction qui était la règle de la *Wermacht*. Bref, il a été courtois, compréhensif et m'a pleinement rassurée. En effet, le soir même, un détachement allemand s'est présenté à la porte du couvent, très poliment. Je les ai conduits aux blessés, qu'ils ont emmenés sans aucune brutalité, ayant même pris des brancards pour ceux qui ne pouvaient pas marcher. Ils sont repartis aussitôt, après

m'avoir saluée, sans léser personne de notre communauté. Quel soulagement pour moi !

J'ai su plus tard qu'ils avaient fusillé ces terroristes au fond du ravin, sous l'ancien pont du chemin de fer. Mais, Dieu merci, la vertu de nos chères sœurs avait été épargnée et leur pureté restait virginale. Ce qui était bien l'essentiel.

LE MARI. Un dimanche matin, nous sortions de la messe, ma femme et moi, où je crois bien qu'il n'y avait que nous deux. Sur la place, devant l'église, nous avons rencontré le curé et le maire : le curé, assez insignifiant, le maire, trapu et rougeaud, qui était aussi bistrot. D'ordinaire ils ne se parlaient pas, dans ce village à l'ancienne mode, toujours traditionnellement divisé en bleus et en rouges. Mais à cette époque de la guerre, dans le malheur commun, tout le monde parlait à tout le monde. Nous étions donc là, causant de choses et d'autres, quand, levant les yeux, j'ai aperçu un avion qui descendait vers nous en semi-piqué, moteur au ralenti, si bien que personne ne l'avait entendu venir. Un Messerschmidt 109, qui faisait fonction de *jabo* : on distinguait la bombe amarrée sous son ventre. C'est à nous qu'il en voulait, prenant tranquillement sa visée. Nous nous sommes tous les quatre téléportés vers la maison la plus proche, en fait le café du maire.

Vous savez comme, dans les coups durs, le déroulement du temps paraît curieusement se ralentir, presque s'arrêter. Tout en courant, je surveillais l'avion : j'ai vu avec une netteté parfaite la bombe (de deux cent cinquante kilos, à mon estime) se détacher et glisser vers nous. Ma femme, d'instinct, s'était accroupie derrière un oranger dans sa caisse, posée sur le trottoir. J'ai eu le temps de ressentir un peu d'amusement devant cette réaction naïve, de la saisir par un bras, sans trop de douceur, de la précipiter à l'intérieur du café, au moment même où des éclats de vitre et des morceaux

de murs dégringolaient de partout au milieu d'une explosion énorme. S'il s'était servi de ses mitrailleuses, il nous aurait allumés tous les quatre sans difficultés. Mais il était bien trop occupé à lâcher sa bombe, qui est tombée un peu avant la place, détruisant trois maisons. Puis, apparemment satisfait de son exploit, et sans aucun risque puisqu'il n'y avait personne pour le gêner, il n'a pas insisté : il est reparti se faire adresser des félicitations par ses supérieurs, sans doute, pour avoir nettoyé un nid de terroristes.

Nous sommes sortis, avec le maire qui grommelait, voir les dégâts : cette poussière incroyable que dégage toujours l'effondrement d'une maison, des meubles suspendus à des pans de murs avec le spectacle incongru des papiers peints encore intacts par endroits et exposés au jour cru, toutes les tripes d'une maison soudain mises à l'air. Et des gens qui en sortaient péniblement, choqués, le visage gluant de sang ; cette absurdité cruelle d'attaquer un village paisible où ne se trouvait pas un seul maquisard, sans aucun prétexte. Simple vol d'entraînement, je suppose. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait de pilotes débutants qu'on envoyait s'entraîner là sans risques ; comme les trois maladroits que j'avais vus la veille, cribler de petites bombes Pont-en-Royans et rater leur cible une fois sur deux. Mais là, il y avait ce raffinement délicat d'agir un dimanche matin, juste à la sortie de la messe.

**L** E VIEUX FERMIER. Les Allemands une fois maîtres du plateau ont procédé avec méthode : ils en ont bouclé toutes les voies de sortie, et il n'y en pas tant. Puis ils se sont bien gardés de passer au peigne fin l'immense forêt de Lente ; non, il leur a suffi de surveiller les rares points d'eau. Vous savez comme ils sont peu nombreux là-haut, vu que c'est tout lapiaz, comme votre frère aîné me l'a bien expliqué, et que l'eau disparaît immédiatement dans les scialets. Ils s'installaient donc autour de ces points d'eau avec leurs mitrailleuses

et attendaient tranquillement que les maquisards y viennent, poussés par la soif, vu qu'on était au mitan de juillet. Ceux qui essayaient de s'approcher, ils les abattaient, comme à la cible.

Alors les survivants se sont rués vers le col de la Machine pour descendre vers la combe par l'ancien chemin des chartreux, que les travaux de la route ont fait disparaître depuis. Ils pensaient pouvoir s'ensauver par la plaine ; mais ils ne savaient pas que les Allemands avaient établi une ligne continue de S.S. tout au long de l'Isère et qu'ils prenaient tous ceux qui venaient là, comme dans une battue au filet. Les seuls qui s'en sont tirés, c'est en s'égaillant au Sud, par le plateau de Beurre, vers le Diois.

De ma ferme, je voyais passer les fuyards : ils avaient jeté leurs armes, endossé de vieux vêtements civils. C'était pas tant beau à voir. Je vous dis, une déroute, c'est jamais plaisant. Moi, je me disais qu'avec quelques rochers, on pourrait barrer la petite route, faire une barricade qui arrêterait les Chleus s'ils montaient par ici. Sans vouloir me vanter, je suis un très bon tireur : j'ai servi comme mitrailleur en 17-18, et je me souviens d'une attaque massive des Allemands où, avec ma Hotchkiss, je creusais des allées dans leurs rangs, comme quand on coupe un champ de blé à la faux. Mais mon voisin n'avait pas d'arme, et moi juste un fusil de chasse que j'avais planqué : c'était défendu, sous peine de mort, de posséder une arme.

Pendant qu'on discutait, rageant de se sentir impuissants, voilà qu'arrive une escouade de chasseurs alpins, de ceux qui n'avaient pas été tués à Valchevrière. Pas des fuyards, ceux-là : en uniforme complet, bien correct, vous savez, bleu foncé à passepoil jonquille. Chacun son arme, plus un colt et des grenades à cuiller accrochées à la ceinture. Ils étaient cinq, je me rappelle bien, commandés par un sergent de leur âge, très jeunes, mais très calmes, l'air posé. Le sergent m'a ques-

tionné sur les chemins possibles, le plus commode étant par Frochet. Et j'ai dit : « Oui, mais pas par là : les Allemands y sont. » Il a levé les yeux de la carte, m'a regardé bien net, et m'a dit : « C'est justement eux que nous cherchons. » J'en ai eu le bec cloué, de voir ce sang-froid si déterminé. Ils ont bu un peu, vérifié leurs armes, et ils sont partis par Frochet. Bien des fois, je me suis demandé ce qu'ils avaient pu devenir. Impossible de les oublier. Et pourtant j'en avais vus de toute sorte, même un jour des Sénégalais, qui ne savaient pas plus que moi ce qu'ils venaient faire là. L'armée, c'est pas grand'chose : payée et compagnie. Mais quand elle prétend organiser la guerre, alors...

LA FEMME DE L'HOMME. Mon mari était parti depuis quatre jours à la ville, obligé de reprendre son service. Pas de nouvelles : mais je ne me faisais pas encore trop de souci ; depuis beau temps, le courrier et les communications des particuliers étaient supprimés. Mais un matin, on me remet un papier tout froissé, avec en-tête de la croix-rouge. Griffonné dessus, seulement ceci : « Votre mari est en bonne santé à Grenoble. » La croix-rouge n'avait pas le droit d'en dire plus. Qu'est-ce que cela signifiait ? Je suis allée au village et personne ne voulait rien me dire. L'Alsacien m'a déclaré d'un air sinistre : « Votre mari a été très imprudent, il n'aurait pas dû partir. » Mais il n'était pas parti par imprudence, le pauvre. Pour nous : il fallait bien qu'il aille toucher son traitement : sans argent, que pouvions-nous faire ? Et puis on savait bien que si les Allemands trouvaient dans une maison un homme encore jeune, ils l'abattaient sans discussion, avec toute la maisonnée. S'il n'y avait que des femmes et des enfants, il leur arrivait de les épargner.

Alors j'ai interrogé tous les gens du village et des hameaux d'alentour, et j'en ai trouvés qui avaient été emprisonnés avec beaucoup d'autres à l'école de Saint-Nazaire,

pour y être sommairement, oh combien ! jugés. Plus de la moitié étaient aussitôt entraînés dans la carrière proche et fusillés. D'autres envoyés dans ce qu'on appelait alors camps de travail en Allemagne. Nous n'avons su que plus tard qu'il s'agissait en fait de camps d'extermination.

Mais qu'était devenu mon mari ? Ceux qui avaient été relâchés ne pouvaient ou ne voulaient rien me dire. Tout le monde avait peur. Enfin on m'a indiqué à la grande scierie un nommé Testoud, cousin du gardien de l'usine électrique, que je connaissais de vue. Un homme horriblement embarrassé : oui, il avait vu mon mari, avait été emprisonné avec lui, avant d'être renvoyé à cause de son âge. Et au moment où il allait partir, mon mari lui avait remis un petit message pour moi, un bout de papier qu'il avait caché dans le bandeau de cuir de son béret basque. Pourquoi ne pas me l'avoir apporté ? parce qu'il avait trop peur ; pas pour lui, non, mais il n'osait pas venir me voir avec l'idée que peut-être mon mari était déjà mort. Il me l'a donné, ce message, une très fine bande déchirée au rebord d'un journal, couverte d'une microscopique écriture au crayon : il pensait qu'on allait le fusiller le lendemain, songeant à moi, aux enfants, pas à lui, le cher homme. Je ne vous dirai pas ce qu'il avait écrit. C'est trop sacré, je le porte toujours sur moi.

Alors que signifiait le mot de la croix-rouge ? qu'il avait été relâché et se trouvait en effet à Grenoble. Mais pour quel sort, je l'ignorais. Ah, quand il est revenu ! Ulysse retrouvant Pénélope. Nous ne pouvions nous lasser de nous regarder, simplement de nous regarder, comme seuls peuvent le faire mari et femme, quand l'épreuve a touché à sa fin. Personne d'autre ne pourrait le comprendre.

Et c'est pourtant deux jours plus tard que, pour la seule fois de ma vie, j'ai eu peur de mon mari. Comprenez, en dix ans de mariage, il ne m'avait jamais frappée, bien entendu, ni même injuriée. Pas toujours tendre, mais jamais dur. Il

m'avait raconté comment le major S.S. qui les avait jugés et si souvent condamnés, ne dédaignant pas par instants de jouer personnellement au bourreau, était assisté tout au long de l'interrogatoire par sa maîtresse, une française : oui, une française, une actrice, paraît-il, élégante et platinée. Bien. Et voilà que ce jour-là entre brusquement dans la salle à manger, pendant le repas, une femme qui s'adresse à mon mari : « Tiens, vous, je vous ai vu parmi les prisonniers. » J'ai regardé mon mari et c'est là que j'ai eu peur : son visage était devenu glacial, terrifiant. Il fixait cette femme comme s'il allait la tuer. Puis il s'est brusquement détendu, redevenu normal, redevenu lui-même, cet homme tranquille que j'aime. Il avait cru un moment reconnaître en cette femme celle qui faisait condamner ses camarades. Après ? Il a été appelé à témoin au procès de l'autre : condamnée à mort à son tour, et grâciée le lendemain. Mais c'est une autre histoire. . .

**L** E CURÉ DE VASSIEUX. L'histoire est trop connue pour que je la raconte à nouveau. On sait que tout le village y a passé. Il suffit d'aller voir au cimetière où, entre autres, une famille complète est alignée, depuis le pépé de 80 ans jusqu'à l'enfant de 16 mois. Du travail des parachutistes. Moi, ils ne m'ont pas tué, peut-être parce que j'étais trop vieux, parce que je portais une soutane, parce que je tirais une jambe raide, souvenir de Verdun. Allez savoir. Les quelques jours qu'ils sont restés au village, ils me laissaient circuler partout, mais m'empêchaient de secourir les blessés civils : les autres, ils les avaient déjà achevés.

Dans une maison écroulée, une fillette a agonisé tous ces jours là, la taille coincée dans un effondrement du plancher. Elle demandait à boire, mais, dès que je l'approchais, ils m'écartaient à coups de pieds et quand ma jambe raide me faisait tomber, ils rigolaient de tout leur cœur. De joyeux drilles, ces parachutistes. Rien à dire. Quand ils sont partis,

j'ai pu m'occuper des morts. Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai vu : à quoi bon ? J'ai été rejoint presque aussitôt par un jeune homme qui était monté de Grenoble ; il m'a aidé au moment où je m'occupais des deux pendus. Dispositif très ingénieux : attachés à la même corde, chacun à un bout, qui passait par dessus une branche d'arbre horizontale. La longueur était calculée pour que chacun touche juste le sol du bout du pied. Quand l'un se fatiguait et posait les pieds par terre, cela soulevait le copain et l'étranglait. Alors à son tour... et ainsi de suite. Cela durait. Une idée amusante des paras, quoi. Nous les avons décrochés et enterrés, en terre chrétienne, mais pas avant que le garçon n'ait pris des photos ; de ça et des autres choses. Il m'a expliqué qu'il était professeur d'histoire, et que son idée était d'écrire un livre, illustré de documents, sur les atrocités allemandes dans le Vercors. Il voulait que tout le monde s'en souvienne. Voilà ce qu'il m'a dit, puis il a vomi derrière un pan de mur. Un brave garçon.

J'ai su, quelques années après, qu'on lui avait interdit de faire paraître son livre. Qui, on ? Mais les militaires, bien sûr. On ne les avait guère vus, du temps de l'occupation ; mais dès la Libération, ils ont vite refait surface avec leurs uniformes qui puaien la naphthaline. Secret militaire qu'ils disaient, défense nationale, interdiction de publier avant cinquante ans, peut-être même plus. Vous ne me croyez pas ? Un exemple : savez-vous quelle est la plus grande catastrophe ferroviaire de l'histoire ? L'accident survenu à un train de permissionnaires qui revenait d'Italie et qui a déraillé entre Modane et Saint-Michel de Maurienne, en 17 : 547 morts <sup>a</sup>.

---

a. Cet accident s'est produit dans la nuit du 12 au 13 décembre 1917. Au départ de Modane, l'équipe de conduite s'aperçut que le frein continu ne fonctionnait pas, et que seule la locomotive pouvait retenir le convoi dans la forte pente de 30 mm par mètre ou plus qui va de Modane à Saint-Jean de Maurienne. Sous la menace de son revolver, le chef

Et pourquoi n'en parle-t'on pas ? parce que c'était l'armée qui en était responsable ; et, comme de juste, elle ne voulait pas qu'on en parle ou qu'on en écrive. Elle a fait ce qu'il fallait pour ça, et elle a le bras long. Et l'autre catastrophe, où un train de troupes trop chargé, est resté en panne dans le tunnel de Cabre, avec des tas de pauvres types asphyxiés ; vous le saviez ? Même cause, mêmes effets. À quoi bon continuer ? Tout ce qu'on pourrait dire ne les fera pas revivre. Et après tout, un général fait gaillardement massacrer dans une attaque dite partielle une dizaine de milliers d'hommes, pour avoir de l'avancement ou une décoration. Et ce n'est pas un vieux curé qui le dit, c'est Vauban lui-même. Vous voyez bien !

LE MARI. Le lendemain du jour où ils m'ont relâché, je n'ai jamais su pourquoi — Dieu seul le sait — et en effet il le sait — le lendemain donc c'était dimanche, et à l'introït de la messe, j'ai lu ceci : « *Cum clamarem ad Dominum, exaudivit vocem meam, ab his qui appropinquant mihi : et humiliavit eos, Qui est ante sæcula et manet in æternum. Jacta cogitatum tuum in Domino et, ipse te enutriet.* »<sup>a</sup>

Latin douteux, mais parole de vérité.

---

militaire du convoi ordonna le départ. Les voitures étaient anciennes, principalement en bois, et éclairées au gaz. L'incendie général explique le très grand nombre de victimes, dont plusieurs centaines sont enterrées au cimetière communal de Saint-Michel.

a. Introït de la messe du 10<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, tiré du Psaume 54 : *Lorsque je crie vers le Seigneur, il exauce ma prière. Lorsque mes ennemis s'approchent de moi, il les réduit à néant, car il règne depuis toujours et demeure éternellement. Confie ton inquiétude au Seigneur, c'est lui qui te soutiendra.*